

AUTOUR DE GEORGE SAND

En 1841, George Sand écrivit un texte sur une discussion avec Delacroix. Interviennent aussi Chopin, Maurice Sand et le poète polonais Adam Mickiewicz. Elle retranscrit les propos du peintre. Ils sont éblouissants, et sans pitié pour Ingres. Ingres, qu'elle avait un temps apprécié, avant d'abonder dans le jugement que portait sur lui Delacroix. En 1846, ne lui écrit-elle pas : *Quand je pense que j'ai admiré dans l'enfance de mon sentiment des arts, la première odalisque aux contours verts et au dos de sangsue blanche...* Sans commentaire. Dans le texte de 1841, elle écrit : *Il peut enseigner la grammaire de son art ; mais le génie ne s'enseigne pas...Il n'y a pas de noir dans la nature ; il n'y a pas de parties mortes dans la peinture. Tout corps en contact avec un autre corps donne et reçoit l'éclair de la couleur. Le plus éclairé domine l'autre, mais jamais jusqu'à paralyser son effet. C'est le secret de la transparence des ombres, c'est aussi le secret du relief des objets, que les ingristes ignorent absolument.* Ce texte a été inclus dans **Impressions et souvenirs**, l'ouvrage publié en 1873 est sans doute est un des plus beaux de l'auteure. Il a reparu aux éditions des Femmes en 2005.

Sand a consacré également de nombreuses pages à Delacroix dans **Histoire de ma vie**, autobiographie sans équivalent dans l'histoire de la littérature.

Il est à préciser que Delacroix est sans doute l'unique peintre « moderne », qui révolutionna la peinture de son temps qu'elle admira. Elle appréciait Corot, l'école de Barbizon, mais resta aveugle devant Courbet et Manet. C'est dommage, mais personne n'est parfait. Elle vouait une passion à Michel-Ange. Elle eut une passion pour le Titien, et tous les peintres vénitiens de la Renaissance. Passion aussi pour Rubens et Van Dyck. Elle fut sévère envers Raphaël et pour tout dire injuste, voire excessive dans son jugement : *...son œuvre est une grande blague, et lui-même est pas mal poseur.* (lettre à Delacroix du 27 juillet 1855).

Sand fut aussi peintre, ce qui est peu connu. Toute sa vie, elle a dessiné, certaines de ses lettres en porte la preuve. Lorsqu'elle visitait des lieux qui serviraient de décor à un de ses romans, elle croquait châteaux, mesures, champs et bois. Le trait est souvent sûr. Il y a là du talent. Un talent limité.

C'est dans les dernières années de sa vie qu'elle donna libre court à ce talent et atteignit parfois une certaine beauté. Il y eut inventivité. Elle créa des « dendrites ». Marie-France Lavalade dans le **Dictionnaire George Sand** (Honoré Champion, 2015) écrit : *Dans l'acceptation habituelle du terme, une dendrite est un dessin naturel à la surface d'une pierre créée par des lichens fossilisés et formant motifs d'arbres. Passionnée de botanique et de géologie, George Sand invente « l'aquarelle à l'écrasage, qu'elle nomme aussi dendrite. Des taches de couleurs sont d'abord jetées sur une feuille de papier à dessin...On écrase ensuite la peinture en pressant dessus un carton ou un bristol. « Cet écrasement, écrit Sand, produit des nervures parfois curieuses...mon imagination aidant, j'y vois des bois, des forêts ou des lacs, et j'accentue des formes vagues produites par le hasard ».* Le résultat, toujours de petit format, est un paysage à la fois naturel et féérique, quelque chose qui, finalement, s'apparente, par son esprit, à la peinture de celui qui fut toujours l'un de ses peintres préférés : Corot. Fin de citation. Le nombre de dendrites qu'elle peignit est considérable. Elle fit aussi ce qu'elle appela des « séries », dont l'une consiste en une succession de toiles abstraites dont chacune est intitulée « Tache ». Tache 1, Tache 2, Tache 3, etc...

George Sand peintre, soit. Mais elle est avant tout un écrivain et pas des moindres du 19^{ème} siècle, et plus largement de la littérature française. Elle est plus lue aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, mais le nombre de ses lecteurs continue à être loin derrière ceux de Flaubert, Balzac, Stendhal, voire Hugo. Quelle en sont les raisons ? La première, Baudelaire en est le responsable. Il y a des phrases qui tuent, même les plus grands. Dans **Mon cœur mis à nu**, il écrit : *Je ne puis penser à cette stupide créature sans un frémissement d'horreur.* Pourtant elle l'obsède. C'est un des écrivains qu'il cite le plus dans ses écrits. Il lui voue, entre autres, une haine définitive, parce qu'elle n'a pas su imposer sa maîtresse, Marie Daubrun, dans une de ses pièces, *Maître Favilla*. Pourtant, elle s'y était employée, dès la demande du poète. Il l'accusa de duplicité. Il la nomme désormais « la femme Sand », comme on surnomma une certaine reine de France, « la veuve Capet ». Jean Pommier et Léon Cellier ont démontré qu'il lui avait même beaucoup emprunté. L'inspiration de *Spleen et Idéal* viendrait en partie des *Lettres d'un voyageur*. *Lélia* l'aurait aussi impressionné. Il avait à son égard l'hystérie des misogynes impénitents, et on sait que la misogynie masculine peut être meurtrière. La femme le met en danger. Léon Cellier affirme que Sand réunissait tous les traits qu'il abomine : elle était piètre artiste, progressiste, moraliste et femme. Le siècle avait statufiée la romancière. Ce lui était insupportable. Une aberration. Une déviation de la société. (il faut lire l'article sur Baudelaire dans le **Dictionnaire George Sand**, signé Anne E. Berger).

Femme, elle est femme. Et les chantres du naturalisme ont donné d'elle une image néfaste à sa postérité. Il y eut Maupassant, les Goncourt, mais surtout Zola, qui écrivit beaucoup sur elle. Il lui reproche son idéalisme, un style informe, des idées vagues. Martine Reid, dans son ouvrage **Signé Sand** (Belin, 2003), consacre un chapitre sur les écrivains ayant enterré Sand, la jugeant dépassée, molle, niaise. Elle cite ce passage de Zola qui met le doigt sur la véritable raison de cet assassinat littéraire qui n'a pas vraiment pour raison la littérature : *On la jugeait bien mal, lorsqu'on voyait en elle un réformateur, un révolutionnaire entêté dans la haine de la société. Pour moi, elle est simplement restée femme, en tout et toujours...Elle était femme supérieure, femme au cœur de flamme, mais femme attachée fatalement à son sexe ; le subissant et découlant de lui. Sous sa redingote d'étudiant...elle gardait ses longs cheveux, sa poitrine qu'une émotion agitait, son cœur de mère et d'épouse qui obéissait impérieusement aux lois naturelles.* (Emile Zola, **Œuvres complètes, tome XII**, Cercle du Livre précieux, 1966).

Tout idéalisme est condamnable, une faiblesse de femme, même la plus intelligente aligne des bêtises. Sand est dépassée, elle n'existe plus, elle est illisible, clame Zola et d'autres, avec plus ou moins de virulence. Voilà qui a entaché durablement l'œuvre et l'avenir de l'œuvre de Sand. Elle s'en est encore à peine remise.

Il est vrai qu'elle n'a pas écrit un chef d'œuvre absolu comme **Madame Bovary** ou **Le rouge et le noir**, du moins ce qu'appelle absolu et qui est comme tout absolu relatif, mais impératif. Et encore ! Il faut relire **Mauprat** et **Consuelo**. Le chef-d'œuvre est là, mais à la manière russe, c'est à dire avec des digressions (et la digression n'est pas très apprécié en France, on la range sur le rayonnement des bavardages). La perfection de la forme n'est pas son but. Ses ouvrages sont doubles, ou troublés par plusieurs formes. Elle est à la fois conteuse – ça sinue, ça se promène, ça va, ça vient, c'est là et ailleurs – et romancière – une histoire oblige à un développement logique, des subtilités organisés, des rêves maîtrisés, des intentions précises. Chez Sand, les deux se mêlent. C'est l'œuvre entière qui est géniale chez elle. D'une diversité qu'on ne retrouve peut-être chez aucun autre écrivain. Tout lui est permis et elle se permet tout. Elle passe d'un genre à l'autre, et parfois dans le même texte, ainsi dans **Mauprat**. Elle ne se refuse rien. elle écrit suivant son bon plaisir. Evidemment, elle a publié des ouvrages faibles, et même très faibles, certains sans grande valeur. Mais à lire l'œuvre en son entier on découvre un nombre important de réussites. Elle invente des genres. Flaubert dira de Sand que c'est « un grand fleuve d'Amérique ».

Je vais m'attacher aujourd'hui à évoquer quelques livres de Sand, ceux qui, à mes yeux, surprennent, éblouissent, questionnent, ceux où il y a réelle

création. La plupart sont singulièrement méconnus. Montrer que l'œuvre sandienne est non résumable, qu'elle a dix, vingt visages. Je vais m'en tenir aux romans. Et vais passer sous silence ce qui pourtant est loin d'être négligeable. Je pense à la correspondance. Mais parler de la correspondance serait vous tenir ici prisonniers pendant dix ans. On fatigue à moins. Correspondance qui, grâce à Georges Lubin, a été publiée dans sa totalité. Elle comporte vingt-cinq volumes de près de mille pages chacun et aujourd'hui apparaît comme une des plus extraordinaires de l'histoire de la littérature, à placer aux côtés de celles de Madame de Sévigné, de Voltaire et de Flaubert. Le génie, là, est à l'œuvre sans cesse. Lorsque la correspondance a commencé à paraître chez Garnier dans les années 60 du siècle dernier, elle a permis de remettre l'auteure sur le devant de la scène. Sa reconnaissance comme somme incomparable a été à double tranchant. Beaucoup ont décidé que Sand valait le coup comme épistolière et non comme romancière, celle-ci on pouvait la négliger.

Je ne parlerai pas de l'œuvre politique. Là aussi, il y aurait trop à dire. Il faudrait quelqu'un comme Michelle Perrot pour vous en tracer les grandes lignes. Je ne suis pas historien, je ne m'aventurerai pas sur ce sujet, donc. Je passerai sous silence Sand botaniste, minéralogiste. Je balbutierai des banalités. Je m'en tiendrai donc à la romancière.

Tout d'abord, quelques données biographiques. Les ascendants de Sand représentent les extrêmes d'une société. Elle descend de Maurice de Saxe par son père, et donc des rois de Pologne, et donc est cousine lointaine des rois de France, et d'un oiseleur parisien par sa mère, Sophie Delaborde. Elle naît le 1^{er} juillet 1804 à Paris, elle mourra à Nohant le 8 juin 1876. Enfance chaotique entre une mère déstabilisante et une grand-mère qui l'initie à la culture d'un 18^{ème} qui marquera l'imaginaire et l'œuvre de la future romancière. Le père, Maurice Dupin de Francueil a fait une chute de cheval mortelle en 1808. Amantine-Aurore-Lucile sont ses prénoms. On n'emploie que le deuxième. Un an après la mort de sa grand-mère, elle épouse le baron Casimir Dudevant. Le mariage ne sera pas heureux. Un être exceptionnel ne peut longtemps s'accommoder d'un homme sans envergure. Elle en aura deux enfants. Maurice, qu'elle adorera et infantiliserà, et Solange envers laquelle elle sera injuste, cruelle. Il ne faut pas oublier un point, c'est que Sand est une femme de pouvoir. Et Solange se dresse devant elle, ingouvernable. Deux femmes ne peuvent régner sur Nohant. En 1832, Sand vit à Paris avec son amant, Jules Sandeau. Ils ont publié ensemble **Rose et Blanche**, l'année précédente. Mais 1832 sera l'année où naît Sand. Elle ne sera plus ni Aurore Dupin ni baronne Dudevant, mais George Sand, et paraît **Indiana** qui lui apporte la célébrité,

une célébrité inouïe, puisque dès 1833 elle commence à être traduite en Russie et y devient l'auteur français le plus lu, le plus discuté et le plus influent. Dostoïevski le rappellera à la mort de la romancière. Châteaubriand, Sainte-Beuve, Balzac reconnaissent aussitôt son talent et son importance. Un grand écrivain est né.

Quittons la biographie et abordons l'œuvre.

Indiana, donc. Il rompt avec la production du temps. Sand le définit ainsi : *Il n'est ni romantique, ni mosaïque, ni frénétique. C'est de la vie ordinaire.* (Correspondance Tome II, p. 48). La construction du livre est parfaite. Dès le premier chapitre, on pénètre dans un manoir de province, et tout y est étouffant, mortifère. C'est un chapitre de pénombre. Où l'héroïne, Indiana, se meurt d'ennui, de frustration, d'inutilité. Elle est née sur l'île Bourbon, aujourd'hui la Réunion. Tout le roman est une condamnation de l'ordre patriarcal établi et donc de la situation faite à la femme. Béatrice Didier écrit que l'héroïne est le contraire de Sand, d'où ce recul pour la décrire avec une précision vertigineuse. On verra cette femme avoir un amant, être trahi par lui, s'enfoncer dans la folie, être sauvée par son ami d'enfance, un homme qui lui se démarque de toutes les conventions, les rituels. Le roman fut jugé immoral. Ce cri de révolte contre le mariage et ce qu'il détruit chez les êtres est entendu avant tout par la puissance du récit.

En 1833, Sand publie **Lélia**, véritable vaisseau du romantisme, qui ne ressemble à nul autre, mais l'auteur a lu Goethe et l'**Obermann** de Sénacourt. Livre polyphonique où se succèdent la mise à nu d'intériorités, et en particulier d'une femme. Radiographie aussi du fameux mal du siècle. Livre du désespoir, du désir, de l'insatisfaction. Sand évoque la frigidité et le silence intérieur, et ses clameurs qu'il impose. Elle décrit ce que l'œil jusqu'à ce jour, et la société ne veut pas voir. Mais la même année, Sand écrit une nouvelle qui par le ton et le thème tranche, sans peut-être s'y opposer, avec **Lélia**. C'est **Cora**. Où l'on voit un jeune homme dans une ville de province tomber amoureux de Cora, la fille d'un apothicaire. Sand montre qu'on est amoureux le plus souvent de clichés, de conventions que d'un être réel. Il fréquente la boutique du père, achète des potions et autres. Il écrit à Cora, elle lui donne quelques jours plus tard une lettre, il croit que c'est un billet d'amour, en fait c'est une facture. Il en tombe malade. Frôle la folie, comme dans une nouvelle d'Hoffman, que Sand avait beaucoup lu. Il quittera la ville de province, y reviendra plus tard. Le dernier paragraphe est d'une cruauté rare, et d'un réalisme bien avant l'heure de cette école : *j'ai traversé cette ville l'année dernière pour aller en Limousin. J'ai aperçu Cora à sa fenêtre ; il y avait trois beaux enfants autour d'elle, et un superbe*

pot de giroflée rouge. Cora avait le nez allongé, les lèvres amincies, les yeux un peu rouges, les joues creuses et quelques dents en moins.

Rideau.

Ce qui montre que Sand en deux œuvres va aisément du lyrisme à la sécheresse de ton. Du cri romantique au constat sans pitié. Car Sand sait être impitoyable.

On a souvent défini Sand par ses amis, ses amants, comme si sa valeur devait essentiellement par ceux qu'elle a fréquentés, aimés. Le célèbre épisode vénitien avec Musset, je ne le commenterai pas. Ce qui m'intéresse, ce qui est à montrer, c'est laissée seule à Venise, après le départ de Musset, mais il est vrai dans les bras du docteur Pagello, Sand écrit. En quelques petits mois, elle écrit trois livres et une partie d'un quatrième, et ce sont parmi ses plus grands. Il y a **André** (assez faible, assez tragique, un peu au ralenti), **Jacques** (œuvre majeure), **Leone Leoni** et plusieurs des **Lettres d'un voyageur**.

Jacques, roman par lettres, genre qui fut à la mode au 18^{ème}, et qu'elle renouvelle, où elle multiplie les points de vue, eut une grande influence en Russie. Jacques, austère, désespéré, égoïste, magnifique, insaisissable, à la fois figé et en mouvements, laisse un matin son épouse qui a un amant, et s'enfonce dans les neiges. Il y a suicide. Renoncer, s'en aller, se taire définitivement par orgueil, par impuissance à vivre, à vivre le réel. Tchernychevski, l'auteur de **Que faire ?** lisait ce roman dans la forteresse Pierre-et-Paul où il était incarcéré, le lisait avec passion, sensible à la critique des fondements de la famille dont il était traité, mais surtout de cette reconnaissance à chaque individu du droit naturel de disposer de ses sentiments. Roman puissant qui abandonne le lecteur au silence de son personnage principal.

Leone Leoni. Ecrit en quatorze jours. Vingt-quatre chapitres pour décrire une passion qui mène à l'autodestruction, à la dépendance amoureuse, au cynisme. Un homme cherche à sauver la femme aimée de son fol attachement à Leone Leoni, échoue, tente de tuer un homme masqué sur une plage du Lido qu'il prend pour Leone Leoni, le tue et découvre que c'est un autre homme qu'il a transpercé de son épée. L'enfer est donc promis pour leur éternité sur terre à Leone Leoni et son amante. Sous le romanesque la subtilité des sentiments, la force à décrire une descente acceptée dans les ténèbres. Toutes les scènes nocturnes donnent à voir les ténèbres intérieures des personnages.

Et puis voici **Mauprat**, publié en 1837. Peut-être le grand roman de Sand. Où là est évident sa maestria à créer un genre en les mêlant tous. C'est à la fois un roman noir, un roman d'initiation, un roman historique,

philosophique, social, et c'est aussi un sublime roman d'amour. Bernard et Edmée de Mauprat sont sans doute parmi les amants les plus bouleversants de la littérature du 19^{ème}. D'une brute Edmée fait un homme parfaitement humain. Qu'est-ce que vivre en ce monde, en toute société ? Sand croit à la vertu, à la puissance de l'éducation, en lectrice admirative de Rousseau, que sa grand-mère avait connu, elle avait même chanté sa partition du **Devin de village**. En lisant **Mauprat** on visite ainsi l'histoire de la littérature française. Mais ce n'est pas un roman de citations. Il lie ensemble ce qui a surgi au cours des siècles en littérature.

En 1838 paraît **Spiridion**, roman où les personnages ne sont que des hommes (il en est ainsi dans un autre de ses romans, **Les maîtres mosaïstes**). Qui se déroule dans un couvent. Un moine écrit son parcours spirituel, ses déceptions, sa solitude intérieure, sa foi, ses doutes, et toutes les religions du monde sont questionnées. S'en dégagent leurs lumières et leurs ténèbres. Ce roman, lui aussi, eut une influence considérable en Russie. Il fut un des romans qui compta pour Dostoïevski dans l'élaboration des **Frères Karamazov**. Elle le terminera à Majorque. Buloz, son éditeur, s'inquiètera du chemin que prend la production d'un de ses auteurs majeurs.

De retour en France, arrêt à Marseille, Chopin étant sérieusement malade. En quelques jours Sand écrit **Gabriel**. Elle invente un genre, le roman dialogué qui atteindra son apogée avec **Cadio**, vingt ans plus tard. Pas de description, que des dialogues, en somme c'est déjà un scénario. Chaque scène ayant son décor. Histoire à Florence, sous la Renaissance, où un jeune homme découvre qu'il est en fait une fille. On l'a élevé en garçon pour une histoire d'héritage. La scène où il l'apprend n'est pas représentée. Il la racontera. Il décide d'assumer la réalité. Il épouse son cousin. Qui le décevra. Devenant femme il comprend tout ce qui lui est interdit parce que femme, mais il continue à penser en homme. Déchirement. Sand déclare ici qu'on est à la fois homme et femme et qu'on est avant tout des êtres. Stupéfiant texte. D'une virtuosité tranchante. Brutal et douloureux. Balzac le plaçait très haut. Il a été monté au théâtre il y a une dizaine d'années par Gilles Gleizes.

Consuelo, suivi de **La comtesse de Rudolstadt**, romans les plus ambitieux de Sand et que le philosophe Alain considérait comme une grande œuvre du 19^{ème}, l'un des seuls romans sur la musique de la littérature française, le portrait dans ses arcanes et sur toutes ses scènes du 18^{ème}. L'Europe y est dessinée avec fermeté. Les digressions sont des plongées dans les entrailles d'un monde au bord de la révolution. Toutes les musiques sont abordées. Consuelo est un personnage qui traverse un temps

de chaos, de peurs, d'aurores, elle s'y fortifie, s'y démembrer, reste cependant une. On voyage de Venise en Bohême, de Vienne à Berlin, d'un palais à des sentiers. On y voit Frédéric II de Prusse faire enlever hommes et jeunes garçons pour les incorporer de force dans son armée. On voit donc un prince éclairé être aussi un tyran. On y rencontre Voltaire et la Mettrie, Marie-Thérèse et Haydn. On assiste au rituel d'une société secrète. Sand décrit la Prusse comme une terre de délation, de haine et d'épouvante. Elle décrit ainsi un univers en mutation. Tout est possible. L'espoir combat le désespoir. Roman total.

On a réduit Sand à ses romans champêtres. En en faisant des romans pour adolescents niais. Mais **La mare au diable** n'est pas la bluette que l'on pense. Etrange livre en trois volets si différents, de trois espaces différents. N'oublions pas que le roman s'ouvre sur une méditation sur la mort à travers une gravure d'Holbein et sur la création. La deuxième partie est l'histoire de Germain et Marie. Une nuit, et de page en page, les corps se rapproche, le désir devient évident. Car Sand est un grand écrivain du désir. Et la troisième décrit les noces de Germain et Marie d'une manière quasi ethnographique. Objet non identifié, donc. Neuf et libre dans sa forme.

La petite Fadette. Où l'on voit une femme naître à la connaissance de soi. Où toutes les femmes pourraient s'y reconnaître. Qu'est-ce qu'être femme ici-bas, pour soi-même et pour les autres ? Et qu'est-ce que c'est que vivre ?

Avec **Teverino**, 1846. C'est peut-être ce qu'on peut appeler le roman en liberté. Fausse nonchalance. On badine au début, un jeune homme emmène une jeune femme mariée dont il est épris en landau, on va, monte un prêtre, on devient sérieux et on juge, monte une gamine qui exerce un pouvoir sur les oiseaux (on la verra sur une colline, on verra le ciel s'obscurcir d'aigles, on les verra se percher près d'elle – scène d'une grande beauté, tout simplement), on s'arrête, on déjeune, on rencontre Teverino, on flirte, on n'ose regarder au fond de soi, on se découvre, on commence à vivre, on est ensemble et on est seul, Teverino fera une représentation théâtrale où chacun sera face à lui-même, et l'on repart, descend la gamine, descend Teverino, descend le prêtre, et la jeune mariée et le jeune homme ont toutes les chances de devenir amants. Eblouissant tout simplement.

Il y a la révolution de 1848 pendant laquelle Sand aura un rôle important. Des romans continueront à paraître. Il y aura **La Daniella** où surgit une Rome sans âme, vidée de tout sens et dépouillée de toute chair, **Mademoiselle La Quintinie** où se manifeste l'anticléricalisme de l'auteur (elle est pour le mariage des prêtres, contre la confession) et toute son

œuvre mise à l'Index par le Vatican, il y aura **Les Beaux messieurs de Bois-Doré** contre tout fanatisme, et religieux en particulier, il y aura **Cadio**, ce roman dialogué magistral sur les guerres de Vendée où personne n'est indemne de trahison, de haine, de violence, où le chaos d'une société reflète le chaos intérieur de tous les personnages, où il est si facile de tuer, de condamner, de vouloir vaincre et éradiquer, il y aura **Francia** qui montre les armées étrangères entrant dans Paris après la chute de Napoléon, où sur les Champs-Élysées on baisse la tête de honte et où le soir on collabore à qui mieux mieux, rien de nouveau sous le soleil.

Et puis il y a un certain 8 juin 1876 où George Sand meurt. Où elle va entrer dans un purgatoire injustifié. Mais il faut rappeler qu'elle a été une figure de proue en France, en Europe et aux États-Unis (c'est dans ce pays et en Russie où elle est encore la plus étudiée et publiée). Il est bon de rappeler qu'elle a été l'auteur sur lequel Henry James a le plus écrit, entre admiration et mépris (à une page il déclare que **Leone Leoni** est un chef-d'œuvre, à une autre que c'est négligeable – le *Mercur* de France a publié les textes de James sur Sand avec une préface de Diane de Margerie). Elle eut une importance en Grèce et en Espagne. **Mauprat** et **Consuelo** demeurent les livres les plus étudiés, encore aujourd'hui. L'Italie la boude aujourd'hui. Au Japon, on est en train de la redécouvrir. La liste des auteurs ayant écrit leur admiration pour Sand dans les pays anglo-saxons et l'influence qu'elle a eu sur leur œuvre est longue : les sœurs Brontë (**Mauprat** sur **Les Hauts de Hurlevent**), George Eliot, (**Le Meunier d'Angibault**, **Le Pêché de Monsieur Antoine**, **Consuelo**) Thomas Hardy, Elizabeth Barrett Browning, Thackeray, Dickens, Ruskin, Swinburne, Stevenson, Oscar Wilde, Yeats, Virginia Woolf. Aux États-Unis, citons Walt Whitman, Emily Dickinson, grande lectrice de la romancière, Willa Cather. Et puis, la Russie avec Herzen, Tourgueniev, Bakounine, et il y a Dostoïevski qui admire **L'Uscoque**, **La dernière Aldini** (il avait même commencé à la traduire, mais un autre l'avait précédé dans l'entreprise), **Jeanne** surtout, qu'il considère comme un chef-d'œuvre, **Les frères Karamazov** doivent beaucoup à **Spiridion** et **Mauprat**, et **L'Idiot** au **Compagnon du Tour de France**. Voici ce qu'il écrit au lendemain de sa mort dans **Journal d'un écrivain** : *...ce n'est qu'après avoir lu la nouvelle de sa mort que j'ai compris toute la place que ce nom avait tenu dans ma vie mentale..., toutes les jouissances d'art, tout le bonheur intellectuel dont je lui suis redevable...c'est un de ces noms qui, venus de là-bas, du pays des « miracles saints », ont fait naître chez nous, dans notre Russie toujours « en mal de devenir », tant de pensées, de rêves, de forts, nobles et saints enthousiasmes, tant de vitale activité psychique...tout ce qui, dans son œuvre, était universellement humain, tout cela eut immédiatement son écho chez nous, dans notre Russie. Nous en*

ressentîmes une impression intense et profonde, qui ne s'est pas dissipée et qui prouve que tout poète, tout novateur européen, toute pensée neuve et forte venue de l'Occident, devient fatalement une force russe...il est non moins clair que les femmes de l'univers entier doivent à présent porter le deuil de George Sand, parce que l'un des plus nobles représentants du sexe féminin est mort, parce qu'elle fut une femme d'une force d'esprit et d'un talent presque inouïs...on entrevoyait chez l'écrivain une très haute fierté, un besoin de revendications, voire des exigences. Mais cette fierté elle-même était admirable, car elle dérivait de principes élevés sans lesquels l'humanité ne saurait vivre en beauté...

Voilà. J'espère vous avoir décidé à la lire.

Pour la découvrir je vous conseillerai **Lettres d'une vie**, choix remarquable par Thierry Bodin, en Folio, **Mauprat** (Folio ou GF) et **Impressions et souvenirs** aux éditions des Femmes (il contient un des plus beaux textes jamais écrit sur un paysan, de même que des textes sur Delacroix, sur notre planète menacée par l'inconscience humaine, une productivité imbécile) et les merveilleux **Contes d'une grand-mère** (GF).

Si vous êtes conquis, alors lisez **Histoire de ma vie** (Quarto, édition de Martine Reid), **Consuelo** suivi de **La comtesse de Rudolstadt** (Libretto), **L'homme de neige** (Babel).

Je signale les deux volumes chez Omnibus regroupant parmi les meilleurs romans de Sand, sinon les plus importants.

Paraîtra en mars **Les beaux messieurs de Bois-Doré** où le combat contre toute intolérance et tout fanatisme résonne, hélas, encore ici-bas.

Je terminerai par les dernières lignes écrites par George Sand avant de s'aliter. Elles achèvent une lettre adressée à Oscar Cazamajou, son neveu : *Ne t'inquiète pas. J'en ai vu bien d'autres et puis j'ai fait mon temps, et ne m'attriste d'aucune éventualité. Je crois que tout est bien, vivre et mourir, c'est mourir et vivre de mieux en mieux. Ta tante qui vous aime.*

G. Sand, le 30 mai 1876, à Nohant.